

XYZ. La revue de la nouvelle

Léon Vilain (1958-1988)

J. Gagnon



Number 15, August–Fall 1988

La laideur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3095ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, J. (1988). Léon Vilain (1958-1988). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 17–20.

Léon Vilain (1958-1988)

J. Gagnon

En sa prime adolescence, Léon Vilain, qui était riche et prodigue, avait eu beaucoup d'amis. On le trouvait généreux, et plutôt drôle finalement. C'est vrai qu'il avait une manière à lui, inhabituelle et flamboyante, de juger les gens et de juger les choses.

- C'était toujours méchant.
- C'était pas méchant, c'était laid. Ça devenait laid.

Cela aussi, il fallait en convenir. Léon Vilain avait le rare génie de mettre en scène la laideur cachée sous le sourire d'un gérant de banque, sous la poignée de main d'un député, sous les bénédictions du pape, sous l'étoile blanche d'une star, sous la jambière d'un superbe hockeyeur, sous la gentillesse d'une waitress, dans ses hamburgers ou ses hot dogs. Il avait, Léon Vilain, cet impossible génie de faire rire de la laideur, dissimulée partout et par lui partout débusquée.

Quand même, il exagérait souvent. On le lui faisait parfois remarquer :

— Oui, oui. Mais Charlotte Rampling? Mais Harrison Ford? Mais Eric Roberts? Mais Dwight Yoakam? Mais Anjelica Huston? Mais Tony Bergeron? Mais...

- Je comprends pas ce que tu dis, coupait Léon.
- On parle toujours ben la même langue!
- À quoi ça sert si on parle pas des mêmes choses?

Ses amis buvaient, fumaient cigare, riaient: c'était gratis et comique. De temps en temps, une accalmie inopinée stoppait cet enthousiasme contagieux. Léon s'était réfugié dans la bibliothèque. Il subissait là, en cachette, des pépites de beauté, dures et pures, déchirantes (les fougères, le papier vélin, les locomotives, les slips pour hommes, les aisselles des hommes musclés), courtes faiblesses pathétiques qu'il se dépêchait d'avaler à grand renfort de scotch, et qu'il observerait un peu le lendemain matin, penché sur la lunette de ses w.-c., déjà prêt à tirer la chasse d'eau — comme on décoche un uppercut mortel. Ce serait passé, ce serait fini.

Une fois l'an, Léon prenait une face de timbre et, la verve haute, saissante, il se moquait de la reine d'Angleterre. On désapprouvait plus franchement :

— Elle est en forme pour son âge !

— En forme de poupée gonflable, oui. Pauvre Philip !

— Elle est bien conservée.

— Tu crois peut-être que c'est fatigant, la vie qu'elle mène ? Pis de toute façon, elle doit dormir dans le formol.

Chaque année, Léon perdait quelques amis. Il ne s'en apercevait pas, absorbé dans sa litanie féroce. Tout était laid : les grévistes, les assistés sociaux, les nudistes, les Ontariens qui gagnent la 6/49, les bébés, les petits épargnants, les Allemands en villégiature, les Américains, les bars, les chansons, les catalogues, les pigeons, les sacs de chips, les golfeurs, les journalistes, les bermudas, le tapioca, les œillets, les accords du participe passé, le travertin, les macaroni, les automobiles et les chats.

Cette disposition intraitable avait commencé dans l'enfance. Les nurses, les gouvernantes, les préceptrices s'étaient succédé dans ses chambres dorées, toutes plus perles rares les unes que les autres, feutrées et mates, embrochées à la queue leu leu sur le même fil tranchant des impératifs : « Touche pas à ton pipi, c'est pas beau ! Fais pas mal à la voisine, c'est pas beau ! Ôte ton doigt de ton nez, c'est pas beau ! Tiens-toi droit, c'est pas beau ! Arrête de crier, c'est pas beau ! » Léon se flattait langoureusement d'obéir, n'étant pas d'âge à avoir raison. Il faut se méfier de son enfance.

Il faut se méfier de soi-même plus que de toutes les grandes villes étrangères qu'on a peur de visiter. Ce que Léon avait cru être un rôle inoubliable de drôlerie, de justesse, d'esprit, de perfection, avait insidieusement usurpé son intimité la plus secrète, la plus invouable. Il était devenu le personnage qu'il avait langoureusement bâti pour amuser ses foules.

On se tanne, même de l'extraordinaire. Peu à peu, Léon Vilain perdit tous ses amis : son génie était trop aux aguets, trop constant, trop sérieux. Et il se retrouva seul. Et il ne riait pas parce que ce n'était plus drôle. Tout était laid, en son principe, son fondement, son essence. Autant les plumes-fontaines, les souliers italiens, les taffetas, les Provigo, les Caisses Desjardins, les chênes, les pamplemousses, la lavande, les orages, la lumière, autant les jet sets, les nationalistes, les promesses, les rêves,

les efforts, les regrets, les espérances, les cadeaux, les amours, l'honnêteté, la charité, autant...

S'il n'avait plus d'amis, Léon avait une famille pesante d'argent, de traditions, d'autorité. Coulait-il le moindrement qu'une bouée, courtoise mais pressante, lui sautait au cou. Il se laissa porter sur les élans de la smala. Puisque le testament de l'arrière-grand-père exigeait qu'il prenne femme avant trente ans, il se marierait.

Léon se maria en effet. Le mariage fut grandiose et il fit bien les choses. On le félicitait, ses père et mère en se congratulant, ses tantes en pleurant, ses oncles en bourrades, ses cousines en l'embrassant, ses cousins en clins d'œil, ses petits-cousins en cotant l'épouse:

— C'est une maudite belle plotte que t'as là!

— Tu trouves?

Idéal Léon, comme la table d'honneur. Il se laissait mouiller la cravate. Il se laissait bousculer. Il se laissait mordre les joues. Il laissait imaginer leur cinéma aux cousins. Plus civil que la civilité même, il demandait simplement: «Tu trouves?»

Lui, il trouvait que tout était laid — sans rémission ni vacance.

Dame Vilain était vaillante, mais pas folle. Deux semaines plus tard, sitôt la décoration de leur maison achevée, elle se plaignait:

— Vous ne me rendez pas heureuse, Léon.

— J'espère bien. Le bonheur est tellement monstrueux!

— Et les rideaux, les papiers peints, les sofas, les douillettes?

— Tellement horribles!

— Et mes baby dolls?

— Tellement affreux!

— Et moi-même?

— Tellement moche!

Son alliance ne fit qu'un tour. Elle obtint le divorce, la pension alimentaire, et se mit à engraisser.

Léon n'eut donc pas d'enfant, mais des haut-le-cœur. Il s'enferma. Il était dangereusement conscient de la laideur, comme un saint du bon Dieu. Il l'inventait de fond en comble — comme un bienheureux impatient

invente Dieu. Ne sortant plus que par absolue nécessité, il déambulait les yeux fermés ben dur, honteux de sa ville, de son pays, de sa planète, de la vie.

Un gros camion l'écrasa la semaine dernière.

En définitive, Léon Vilain eut une belle mort.

Jusqu'à maintenant, J. Gagnon s'est consacré à la nouvelle. En 1985, il recevait le prix Adrienne-Choquette pour *Les Petits Cris* (chez Québec/Amérique). Un second recueil, *Les Murs de brique*, devrait paraître à l'automne 1988.



Jean Pierre April
André Berthiaume
Charlotte Boisjoli
Gaétan Brulotte
André Carpentier
Alice Parizeau
Monique Proulx
Hélène Rioux
Marc Sévigny
Marie José Thériault

Des présentations par Maurice Poteet (en anglais) et André Vanasse (en français). Des notes bio-bibliographiques accompagnées d'une photo pour chacun-e des auteurs-es. Un commentaire de chacun-e des signataires, racontant la genèse de sa nouvelle.

Bon de commande

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Qté: _____ X 14 \$ (144 pages) _____ \$

Valmont éditeur, C.P. 5012, Succ. C, Montréal, Québec, H2X 3M2